

Libres ensemble

Parmi les publications du même auteur

Fortune et Infortune de la femme mariée, Paris, Presses Universitaires de France, 1987 (4^e éd. remaniée 1997).

Gens du privé, gens du public, Paris, Dunod, 1989 (avec C. Thélot).

Lire à 12 ans, Paris, Nathan, 1989.

Le questionnaire, 4^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2016.

Parents salariés et petites maladies d'enfant, Paris, La Documentation française, 1993.

Les Sociologies de l'individu, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2012 (avec D. Martuccelli).

Sociologie de la famille contemporaine, 5^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2014.


Le Soi, le couple et la famille, Paris, Nathan, 1996 (2^e éd. Armand Colin, coll. « Individu et société », 2016).

Les uns avec les autres, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2003.

Conception de couverture : Raphaël Lefevre

Illustration de couverture : © Giordano Poloni / Ikon Images / Corbis

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--



© Armand Colin, 2016 pour la 2^e édition

© Armand Colin, 2005

© Nathan/HER, 2000 pour la 1^{re} édition

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 5 rue Laromiguière, 75005 Paris

ISBN : 978-2-200-61403-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

François de SINGLY

Libres ensemble

L'individualisme dans la vie commune

2^e édition

Avec la collaboration de
Claire-Anne Boukaïa, Anouk Brocard, Benoîte Decup-Pannier,
Julie Janet Chauffier, Isabelle Mallon, Elsa Ramos,
Florence Vatin.

ARMAND COLIN

Préface à la 2^e édition

Éloge des portes et des ponts

À Camille, Bertrand et Blandine

Une légitimité plus grande des portes

Pour comprendre la perspective adoptée dans *Libres ensemble*, on peut lire ou relire le texte de Georg Simmel, publié en 1909, « La porte et le pont ». En effet ce sociologue a eu le génie de penser que toute relation, y compris à l'intérieur de la famille, est une « combinaison de proximité et de distance » : « parce que l'homme est l'être de liaison qui doit toujours séparer, et qui ne peut relier sans avoir séparé, il nous faut d'abord concevoir en esprit comme une séparation l'existence indifférente de deux rives, pour les relier par un pont ». Si ces deux symboles peuvent servir à décrire toute relation, c'est en analysant l'importance des ponts et des portes qu'une société peut être caractérisée. Aujourd'hui le nouvel équilibre entre le nous et le je (Elias, 1991), le poids plus grand accordé à l'individu s'inscrivent dans l'espace par l'attachement aux portes, à la possibilité de se séparer.

En Occident, l'avènement de « la société des individus » (Elias, 1991) a commencé par quelque chose de paradoxal, repérable dans la décennie post-68. En effet, cette période a voulu déstabiliser, voire même souhaiter « la mort de la famille » (Cooper, 1972), estimant qu'elle était trop repliée sur elle-même et qu'elle interdisait les relations authentiques. C'est pour cela que dans le fonctionnement des « communes » (Mauger, Fossé, 1977), la libre circulation des personnes devait accompagner la libre expression personnelle. C'est pour cela que certains architectes ont proposé alors d'abattre les cloisons et donc

ainsi de diminuer le nombre de portes. Or ni les communautés, ni les maisons sans séparation n'ont connu le succès, ces deux revendications reposent sur une erreur d'interprétation¹.

De nature individualiste, le mouvement de Mai a porté avant tout sur la critique de la répression assurée par toutes les autorités, du père au flic en passant par le maître. Pour que chacun puisse devenir soi-même, il doit sortir du panoptique généralisé. Il faut établir au contraire des portes pour que les petits comme les grands, que les femmes comme les hommes échappent à « l'œil du pouvoir », selon l'expression de Michel Foucault (1977). L'espace domestique doit autoriser idéalement chacun à pouvoir se retirer, renouant sans le savoir avec l'organisation de monastères, comme celui de San Marco à Florence où les moines se retrouvent dans des espaces communs à certaines heures et s'isolent dans leurs cellules, décorées par Fra Angelico, à d'autres. La différence réside dans l'organisation temporelle, le rythme pouvant être davantage négocié aujourd'hui !

Contrairement à une apparente évidence, il n'est donc pas possible de définir une bonne distance pour caractériser les relations familiales. Celle-ci doit être variable : faible pour créer un sentiment de communauté *et* forte pour protéger son individualité. La difficulté réside donc surtout dans l'accord entre les membres de la relation sur ce qui convient à tel ou tel moment. Si tel soir, l'un des conjoints veut pouvoir se réfugier dans son monde personnel, l'idéal est que son partenaire ait, lui aussi, la même envie. Sinon c'est le décalage qui crée le malentendu et à la longue un certain désenchantement. La vie commune fonctionne selon le principe de l'alternance.

La modernité avancée depuis les années 1970 a accru la légitimité des portes. Les femmes, tout comme les adolescents (célèbres par le redoublement de leur porte, avec la pancarte de porte « Ne pas entrer, ne pas déranger »), ne sont plus contraints de se plier au rythme collectif, pouvant bénéficier comme les hommes d'une individualisation accentuée. Toutefois l'évolution en ce sens reste limitée en ce qui concerne les femmes. On aurait pu s'attendre à ce que dans les suites

1. On peut se demander en quoi le rêve de l'abolition des frontières et du cosmopolitisme est progressiste, contrairement à l'éloge des frontières (Debray, 2010). Est-ce qu'on observe au niveau des nations la même cécité que celle qui s'est jouée dans les années post-68 au niveau de la vie privée ?

du mouvement féministe, la revendication énoncée par Virginia Woolf, avoir « *une chambre à soi* », soit mise en pratique. Elle demandait cela pour que la femme vivant en couple puisse avoir une vie personnelle : « Il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction ». Or peu de femmes ont une chambre à soi aujourd'hui, même lorsque le dernier enfant quitte la maison et libère une pièce (Maunaye, 1995). Manifestement s'autoriser à prendre explicitement une pièce pour soi est difficile, surtout si c'est une chambre dans la mesure où le lit et cette pièce sont construits dans l'imaginaire conjugal comme une des preuves de l'existence du couple.

C'est autour de la chambre que se noue le plus fortement la tension entre la séparation et l'union. Non seulement, les conjoints font chambre commune dans leur très grande majorité¹, mais bon nombre d'entre eux souhaitent aussi se mettre au lit à la même heure, comme si cet espace redoublé par le temps constituait un des supports centraux du pont conjugal. Si les femmes n'ont pas gagné une chambre à elles, elles ont perdu, en partie, l'espace qui leur était dévolu auparavant. Elles font toujours davantage la cuisine que les hommes, mais elles le font dans des conditions différentes. Le modèle de la cuisine ouverte a triomphé. C'est la seule destruction de porte qui a été effectuée, car elle signifie autre chose. Cette pièce étant vécue non comme un espace de réalisation personnelle mais comme un lieu où les femmes sont assignées en référence à leur sexe, le fait de casser cette porte est donc illégitime. L'ouverture compense, en partie du moins, la permanence de la division du travail entre les genres².

Mais ce compromis ne suffit pas pour rendre totalement attractive la vie commune ! On s'en rend compte avec la distinction, opérée par une partie des jeunes adultes, entre « être en couple » et « vivre en couple ». Rien ne sert de se précipiter à prendre un logement commun. Véronique, une étudiante de vingt et un ans, qui sort depuis six mois avec un nouveau compagnon explique ce temps de la réflexion avant de passer, éventuellement à l'étape suivante : « J'ai pas envie que

1. Dans une enquête auprès plus de mille conjoints âgés entre 25 et 40 ans (2012-13), 1,3 % déclarent ne pas coucher dans la même chambre.

2. Certaines femmes préfèrent la décohabitation partielle pour renégocier une relation conjugale jugée peu satisfaisante (Charrier, Deroff, 2006).

ma vie elle se résume à lui. C'est trop facile de tomber dans l'excès comme ça, et moi j'arrive pas à me poser de limite » (Giraud, 2014). Elle se méfie d'elle-même, elle ne veut pas que l'amour romantique l'entraîne trop vite, trop loin. Les mots qu'elle utilise pour désigner la partie de la semaine où elle n'est pas avec son amoureux témoignent de cette forme de résistance : « Quand on n'est pas ensemble, j'ai l'impression d'être célibataire, c'est comme ça, c'est dans ma tête... Depuis qu'on est ensemble, on laisse de plus en plus des choses extérieures prendre le dessus, dans le sens où lui voit plus ses copains et moi plus mes copines, alors qu'avant on essayait d'adopter le même emploi du temps alors que là on est plus libre. Pourquoi ? Moi j'ai vraiment besoin de voir autre chose. De respirer un petit peu, et puis je me dis que c'est pas bon parce qu'au début t'es amoureuse, t'as envie de passer plus de temps avec lui, mais au final si j'ai rien à côté, moi je suis pas heureuse. C'est pour ça je préfère me laisser plus de temps... Si on se voit pas de la semaine c'est pas grave, même si j'ai l'impression d'être célibataire ». Ce terme de « célibataire » est une manière de désigner une nouvelle porte nécessaire entre les conjoints. Cette jeune femme refuse par une vie commune permanente de perdre un peu de son âme : « Être soi-même avec les autres c'est le plus difficile. Imagine t'as plus personne autour de toi, si tu t'es trop appuyé sur les autres, t'es plus rien, je dis pas qu'on peut vivre sans les autres, mais faut pas fonder toute sa vie sur les autres » (Giraud, *idem*). Le développement des couples à double logement témoigne aussi d'une même volonté de ne pas s'ouvrir au conjoint (Charrier, Deroff, 2006).

Dans la famille contemporaine, une autre porte, là entre les générations, a été posée dès les années 1960. La culture jeune, notamment avec la musique et les vêtements, a pour fonction première de rendre possible l'éloignement des adolescents de leurs parents. Le comportement de Marie, héroïne d'un roman de Maylis de Kerangal – *Dans les rapides* (2007) – illustre cette distance. Ainsi elle n'aime pas que sa mère vienne dans sa chambre, même après avoir frappé. L'adolescente ne veut pas partager sa musique : « L'idée que nous puissions écouter un de ces morceaux qui me mettent en branle, assises côte à côte, et plus encore, l'idée que ça lui plaise, et ce serait la fin de tout... Je serais anéantie de me savoir ainsi couvée à l'endroit même où je me croyais agir seule ».

Cette porte peut rester fermée, mais elle ne l'est pas toujours. En effet la culture jeune autorise, par son hétérogénéité, cette possibilité. Jessica qui se prend de passion pour Marilyn Manson nous le fait comprendre (de Singly, 2006). Elle entend ses parents commenter cette affirmation personnelle : « Comment tu fais pour écouter ça ? C'est un braille de première. Il ne chante pas. Il gueule ». Jessica observe sa propre évolution : « Déjà avant j'écoutais Eminem, donc ils étaient habitués, même s'ils préféreraient que je réécoute Eminem aujourd'hui. Ils me disent : "Je préfère que tu sois une petite fille comme les autres plutôt que d'avoir ton style" ». Elle se rappelle qu'elle a même été à un concert de Lorie, et le justifie ainsi : « C'est pas que j'assume mais bon, si j'ai été fan c'est parce que j'étais bien, mais si j'écoutais Lorie c'était surtout pour mes parents ». Existe donc une musique générationnelle, acceptée par les parents, et une autre plus rebelle. Quand cette adolescente veut la paix avec ses parents, elle montre, dit-elle, « plus mon côté équitation [que mon côté Manson], ils font moins de réflexion ». Lorsque cette adolescente veut laisser la porte fermée, elle affiche Manson, et lorsqu'elle veut établir un pont, elle écoute des choses plus « normales » ou elle évoque sa pratique de cheval.

La construction difficile de ponts domestiques

Dans la construction d'une culture commune entre les générations, ce qui est partagé a plus de chances d'être le plus « convenable », le plus consensuel. Dans le couple, la musique commune n'est pas non plus celle qui est la plus intime de chacun, elle reflète un compromis entre deux goûts personnels (cf. chapitre deux de ce livre). La musique à soi est écoutée à d'autres moments, sur son mp3, dans la voiture quand on est seul. La culture commune ne correspond pas, *a priori*, au noyau intime de la culture des membres du groupe.

À la différence d'une culture familiale, pensée sous le mode de la transmission, une culture familiale inventée requiert le fonctionnement démocratique du groupe. L'enfant ne veut pas être traité comme un « petit », désirant être un membre de la famille comme un autre. Toutes les inégalités entre les parents et les enfants, entre les frères et les sœurs, tous les pouvoirs qui s'exercent, y compris entre les conjoints, menacent le processus de production d'une culture

familiale. La manière dont s'effectue le choix des programmes de télévision rend ou non possible une pratique commune bien vécue. Ainsi Léna vit mal que les programmes soient choisis sans que son avis soit pris en compte. La dernière fois que les enfants et leur mère ont mangé ensemble, c'était devant le journal de TF1, imposé par la mère. L'adolescente explique : « *je déteste mais je n'ai pas le choix* ». La veille au soir, avant le dîner, Léna et son frère regardaient la télévision. Elle voulait regarder *Star Academy* et son frère le programme sur M6. Or ayant le soutien de sa mère, « c'est lui le plus grand », c'est lui qui décide. Pour Léna, comme les pratiques communes ne sont élaborées qu'en fonction des différences hiérarchiques, sa famille devient un lieu de respect des assignations selon la génération et le genre. Elles sont alors faussement communes.

Le plaisir d'être sur le pont (d'Avignon ? On y danse, on y danse...) ne se savoure que par un oubli, momentanément, des places et des positions. Les parents, affirment les enfants, doivent être « cools », oubliant au moins un peu la préoccupation des études. Le dimanche ou les vacances sont des temps favorables à la réunion. C'est ce que raconte Émile à propos de ses dernières vacances en famille. Il fallait choisir, une fois que ses parents avaient économisé pour une destination extraordinaire. Chacun a énoncé une première préférence : « Moi, c'était la mer ; mon père, je ne sais pas, rien ; ma mère, plutôt le paysage ; et ma sœur, un peu de tout, peut-être les gens quand même. Chacun a son petit truc à dire... On prenait le grand atlas, on regardait et on faisait : "là, là, et là". On voyait ce qu'on pouvait y faire. On a fait des plannings pour plusieurs trucs... À la fin, on a fait une destination finale idéale, et cela a donné Cuba ». Pour cet adolescent, ils sont parvenus à une décision équilibrée : « C'est un peu tout le monde parce qu'il fallait que ce soit au soleil, c'était l'été, tout le monde était d'accord là-dessus, il fallait aussi qu'il y ait de beaux paysages, et il fallait qu'il y ait la mer, et puis aussi une façon différente de penser quand même de Paris ». Ces vacances ont été réussies du fait de l'alternance entre temps seuls et temps communs : « On fait tous des activités séparées. Mon père va visiter un truc, ma mère, un autre truc, moi je fais de la plongée et ma sœur, elle est à la plage... Même si on est séparés pendant toute la journée, il y a un moment où l'on se voit. Cela fait qu'on est séparés, mais en même temps ensemble puisqu'on se voit tout le temps. Même si on était pas à côté en train de parler, on était quand même ensemble,

enfin tous les soirs ». Le secret d'une réunion de famille réside dans le fait qu'elle soit à la fois négociée et limitée. Ces deux conditions soulignent le respect dû à chacun, petit ou grand.

Une des conditions pour la naissance du plaisir d'être ensemble est le renoncement momentané des personnes qui ont l'autorité à l'exercer. Cela engendre de vrais ponts, c'est-à-dire qu'ils puissent être traversés dans les deux sens, de la rive des parents ou de la rive des enfants. Pour cette raison, le contenu du commun emprunte peu à la culture dite légitime. En effet les pratiques culturelles légitimes (musique classique, musées) sont perçues comme relevant du registre scolaire ou du registre « classique », lui-même synonyme de la culture des générations antérieures. Comme les enfants assimilent pratique culturelle légitime et pratique de la génération des parents, ils la refusent, la considérant comme imposée. Ils ne veulent pas se réunir seulement sur la rive des parents. Lorsque les parents proposent d'aller visiter une exposition, les enfants les suivent, ils ne sont alors qu'accompagnateurs de leur mère ou de leur père ! (de Singly, 2003). Et si c'est imposé, ils y vont, mais en tentant d'obtenir quelque chose en échange, par exemple d'aller déjeuner dans un fast-food en sortant. Le monde inversé de ce dernier contraint les parents, sur un autre pont, à venir dans le monde des « petits ».

La réunion se construit par essais et erreurs afin de trouver un dénominateur commun aux différents membres de la famille. Pauline décrit parfaitement à quelles conditions les moments ensemble peuvent être bons. Elle évoque les films du dimanche soir : « Les James Bond, ah les James Bond on les a tous vus plusieurs fois, c'est pas, enfin, moi j'aime pas, enfin, si, j'aime bien, ça me dérange pas de regarder, mais c'est pas mes films préférés mais ma famille, elle adore ! » Cette jeune fille exprime l'oscillation identitaire entre un « je » sans nous familial et un « je » membre du nous familial. Les pratiques peuvent être appréciées à un titre ou à un autre. Pauline est heureuse d'être à certains moments membre de sa famille, d'être avec, et à ce niveau elle apprécie James Bond. Mais si c'est elle (non « fille de ») qui sélectionne un film, elle choisit autre chose.

Dans la relation entre l'adolescent et ses parents (comme dans la relation conjugale), le commun requiert une discussion, un commentaire. Sinon ces pratiques ensemble ne se transforment pas en culture commune, comme le vit Emma qui n'apprécie pas que ses parents

décident seuls : « Moi, je n'aime pas du tout ce qu'on regarde. C'est tout le temps des trucs de police. Moi, ça m'énerve. Je regarde pour être avec eux, mais sinon si c'était que moi, j'irais dans ma chambre ». Le pont construit par les parents est mal fait. Idéalement, comme le souligne Georg Simmel, un pont doit permettre d'aller dans les deux sens. Les parents d'Emma l'ont oublié, c'est en quelque sorte un pont à sens unique !

Seuls ensemble ?

Au moment de la publication de ce livre, de longues discussions eurent lieu sur le titre avec l'éditeur. Un des énoncés possibles a été pendant longtemps « Seuls ensemble ». Il n'a pas été retenu du fait de sa tonalité trop pessimiste. Une bonne décennie plus tard, a été publié un ouvrage américain avec ce titre – *Alone Together* – dénonçant les effets de la prégnance des « substituts technologiques » (Turkle, 2012). Une scène des adonassants (de Singly, 2006) illustre ce risque du « seuls ensemble ». Pierre raconte comment ses parents et lui regardent la télévision avant le dîner. Lorsque vient l'heure du repas, chacun prend sa place. Pierre a le droit d'avoir son monde à lui. Le dispositif est alors le suivant : « Si des fois y a *Nestor Burma* sur la 2 et *Pop Star* sur la 6 et que moi je veux regarder *Pop Star*, au moment de manger je mets le casque et j'entends *Pop Star*. Et puis après dès que je finis de manger, je débarrasse et je regarde directement *Pop Star* ». Cet adolescent est donc à table avec ses parents tout en ayant dans les oreilles – « parce que c'est un casque sans fil » – le programme de la télévision de la pièce d'à côté. Ses parents ne voient aucun inconvénient à cela, au contraire : « Justement ils me disent : “Prends un casque et regarde, écoute *Pop Star* et après [avoir mangé], regarde-le de l'autre côté” ». Il reste avec ses parents mais il s'est enfermé dans son petit monde.

Mais pour Sherry Turkle, le risque est plus grave que cette simple coexistence entre les membres de la famille. Premièrement il y aurait un remplacement des liens interpersonnels par des liens avec des robots. Ces derniers semblent offrir une manière de résoudre la tension entre l'affirmation de soi et la recherche de liens, autrement que la manière propre aux relations familiales. Jusqu'ici, selon Beck (2001), l'amour et l'affection préservent « la singularité » de chacun tout en

« retrouvant une dimension de communauté ». La lutte « contre les périls de l'individualisation » supporte en même temps, par magie sociale, la construction de l'identité personnelle. Or les nouvelles technologies, notamment les robots, semblent pouvoir prendre le relais, en assurant ce double mouvement aussi bien que l'amour entre humains. Elles peuvent notamment éviter la souffrance de la décision éventuelle de la rupture initiée par le partenaire. La relation avec un robot semble donner un pouvoir sans partage.

Deuxièmement pour Sherry Turkle, l'abolition des frontières est dommageable : « Nous utilisons des objets inanimés pour nous convaincre que même quand nous sommes seuls, nous nous sentons ensemble. Et puis, quand nous sommes avec d'autres, nos appareils mobiles nous mettent constamment en situation où l'on se sent seul. Ces objets induisent une véritable tempête de confusion sur ce qui important dans les relations humaines ».

Le fait de ne plus savoir quand la porte est fermée sur le monde personnel, quand le pont est ouvert pour la rencontre, peut avoir pour effet pervers de rendre plus difficile l'affirmation de soi, provoquée par une ouverture permanente des territoires personnels. Si c'est vrai, de nouveaux architectes, de nouveaux ingénieurs des ponts ont à dessiner des ouvrages d'art qui rendent possibles à nouveau des séparations claires. En effet, l'individualisation n'est possible que si ni la fusion ni la confusion ne dominant. La reconstruction de panoptiques, même s'ils prennent les apparences attractives des nouvelles technologies, constitue donc une impasse.

Avant-propos

Une double vie pour chacun

L'individu contemporain court après le bonheur. Il ne l'attrape que rarement pour longtemps. Car si la finalité de la course est très clairement fixée : se réaliser soi-même, la nature exacte de l'exercice, en revanche, reste floue. Est-ce une course en solitaire pour que l'individu apprenne, tout le long du chemin, en étant seul, à être lui-même ? Est-ce une course en équipe qui permet à chacun de donner le meilleur de lui-même par une saine émulation ? Le coureur contemporain ne le sait pas. Alors il oscille : quand il est en équipe, en couple, il rêve de pouvoir s'échapper afin de retrouver son indépendance. Il a peur, en restant avec son partenaire, de se perdre lui-même dans la comédie des rôles qu'on lui fait jouer. Quand il est seul, il se sent libre – valeur absolue – mais il redoute de ne pas parvenir, dans ces conditions, à être au mieux de sa forme.

Cette oscillation est visible dans la croissance des phases de vie ensemble et de vie seule. La séparation et le divorce sont un des moyens à notre disposition pour relancer le balancier dans l'autre sens, pour croire que l'on est capable de se passer d'autrui, que le soi n'appartient qu'à soi. L'entrée dans la « vie solo » (J.-C. Kaufmann, 1999) apporte enchantement et désenchantement, l'indépendance est incontestable. Mais elle n'est pas suffisante, elle est « moyen » et non pas « fin ».

Le paradoxe de l'individualisme contemporain conduit donc les adultes à rêver d'une vie qui cumule, en même temps – et non successivement – des moments de solitude et des moments de communauté, d'une vie qui autorise à être ensemble tout en permettant à chacun d'être seul, s'il le veut. Par essais et erreurs, ils tentent de mener une

double vie : non pas dans le sens de deux vies conjugales, mais dans le sens d'une vie conjugale associée à une vie personnelle.

Living Apart Together

Les couples à double résidence, les *Living Apart Together* (selon la terminologie anglaise) pourraient sembler être la bonne réponse au problème posé par les contraintes de l'individualisme, en dissociant les deux vies grâce à une inscription spatiale de la séparation. Chacun peut rester chez soi sans être sous le regard permanent de son partenaire ; et le couple semble être mieux protégé, avec l'élimination des habitudes communes, et n'ayant à partager que des moments choisis ensemble. *A priori* couple et individus sont gagnants. Le premier n'existe que pour des temps forts, avec projets réalisés ensemble ; les seconds concilient mieux le souci de soi et la logique d'appartenance. La séparation temporaire est associée à une vie conjugale renouvelée et à un accroissement de l'attention. Laurent (28 ans) déclare être satisfait d'un tel mode de vie : « Paradoxalement, l'éloignement nous a rapprochés, car la distance nous a obligés à réfléchir sur l'importance de notre relation. Chaque fois que nous nous retrouvons, c'est comme un éternel recommencement, une redécouverte. On se re-séduit, on est heureux de se voir. On parle pendant des heures¹. » La relation conjugale, perçue comme épurée des contraintes, est renforcée par un dialogue plus important lors des rencontres

À l'examen, le fait de ne pas vivre ensemble en permanence sous le même toit comporte aussi des inconvénients (comme d'ailleurs la vie ensemble). Ainsi Laurent remarque : « Au quotidien, c'est assez dur. Il faut assumer le manque, l'absence de l'autre dans les moments de bonheur tout simples, comme de se lever de bonne humeur et d'embrasser la fille qu'on aime. Il faut être organisé, toujours planifier. Mes week-ends sont entièrement consacrés à nous deux, ce qui m'empêche de parfois être disponible pour les autres, de voir d'autres amis ». La séparation augmente le degré d'explicitation de la vie conjugale et les dons en temps de chacun des partenaires. Elle supprime beaucoup de rencontres « spontanées » dans la journée entre conjoints dans le

1. « Si loin, si proches... ces couples qui s'aiment à distance », *Elle*, 2 septembre 1996.

couloir, dans la salle de bains, au cours desquelles quelques mots seulement sont échangés et qui peuvent suffire à entretenir le lien.

En tant que logique argumentaire pour les échanges interpersonnels et pour la construction identitaire, la psychologisation ne doit pas être confondue avec la manière dont les partenaires communiquent entre eux. Il faut appliquer à la vie conjugale la notion de « ressources sûres » (E. Goffman, 1988) – les petits sujets, comme la météo, forment des rituels de confirmation des liens. La communication « ordinaire », banale, celle qui n’est pas perçue par les individus (et fréquemment par les spécialistes) comme de la « communication » est centrale pour la stabilité des relations (J.-C. Kaufmann, 1993). Marie (46 ans) tente de pallier l’absence de son compagnon (vivant avec leurs enfants à Paris dans la semaine alors que son mari est installé à Lyon), en « laissant des traces de sa présence » : « Je lui rapporte des bibelots que je chine aux Puces. Avant de partir, je mets des fleurs dans toutes les pièces, je laisse des mots accrochés sur le réfrigérateur pour que le départ ne soit pas trop dur et qu’il ne se sente pas seul, que la maison sans nous soit la plus agréable possible » (*Elle, idem*). Par la présence de ces papiers, Marie construit le logement de son mari en semaine (qui devient « familial » en week-end) comme un espace de quelqu’un qui vit seul, tout en étant « avec ». Elle le rappelle à l’ordre du couple.

Tout est fait pour que la séparation ne signifie pas autre chose qu’une décohabitation provisoire, pour qu’elle n’ouvre pas la possibilité d’une reconversion identitaire. Les couples à double logement peuvent apprécier un va-et-vient identitaire, garanti par un tel arrangement, tout en voulant éviter que l’un ou l’autre se libère trop du couple. Ils vont compenser en inscrivant la présence du conjoint, ou du couple, dans le monde des objets et de l’espace. Absent pendant la semaine, l’homme peut avoir aménagé l’espace dans lequel sa compagne vit, par exemple en installant des étagères et en apportant des objets décoratifs. Le conjoint absent laisse derrière lui des objets, volontairement ou non, notamment des vêtements et des affaires de toilette. Inversement le conjoint qui reste sur place peut, lui, souhaiter conserver des affaires personnelles de l’autre. Nicolas le demande à Irmela : « Je lui ai dit : “Si tu veux, tu peux laisser des trucs”. Pour qu’elle laisse ses petites culottes et ses chaussettes, il a fallu du temps. En fait, un jour elle a oublié. Et je lui ai dit : “C’est bon, comme ça tu auras ça ici” » (D. Placé, 1995).

Les marqueurs de l'absent dans l'espace rappellent à la personne présente qu'elle est toujours « avec ». Ainsi, Naceira a installé beaucoup de photographies de Stefan absent pendant la semaine. Sur les murs de la mezzanine qui en sont couverts, en dessous aussi : « Là, dit-elle, j'ai fait une sélection de photos de lui que j'aime bien. J'ai calculé en fait, le fait de descendre, d'aller m'habiller, j'ai tout cet espace-là, et puis je suis là à regarder, parce que ça ne suffit pas le petit matin. Il faut aussi que j'en aie là-bas » (*idem*). Naceira aime vivre sous le regard de son compagnon. Elle a voulu construire un « petit nid d'amour ». Étant donné ses contraintes financières, elle a choisi une pièce dans laquelle elle a fait installer une mezzanine pour mettre le lit : « C'est plutôt un coin à nous. Lui, il a fait son côté à lui avec des photos de moi. Moi, j'ai commencé à prendre les plus belles d'après moi et à les mettre de mon côté parce que je dors du côté du mur et lui de l'autre côté. En fait il aimait certaines photos de moi que je n'aimais pas, alors on se bagarrait : “Non, pas celle-là, je l'aime pas, ne la mets pas !”, “Mais c'est la mienne” ». Cette mezzanine est un lieu mixte, chacun a son côté dont il est propriétaire puisqu'il peut se permettre des photos, désapprouvées par le partenaire, et il est en même temps commun, ne serait-ce que parce que les photographies « personnelles » représentent le partenaire, ou les deux à tel ou tel moment de leur histoire.

Officiellement, ce lit est d'abord leur lit conjugal. En réalité, il est surtout utilisé par Naceira. En l'absence de son compagnon, c'est là qu'elle dort. Et quand il revient, ils dorment rarement là-haut, Stefan se plaignant de la chaleur. Ils ont, alors, organisé leur unique pièce autrement, avec un futon-lit qui devient l'élément central : « Assis ou allongés, ils y discutent ou y regardent la télévision, couchés, ils y dorment » (D. Placé). Grâce à son maniement subtil des espaces et des objets, cette femme dispose à la fois d'un lit commun qu'elle détourne en lit personnel (avec la présence de son partenaire et de leur relation sous la forme de photographies), et d'un canapé personnel qu'elle détourne en lit conjugal. L'ouverture permanente du futon-lit lorsque Stefan est là contraint à une réorganisation de l'espace, le fauteuil qui marque avec le futon replié un lieu de rencontre est déplacé. Le nouveau lit installé rend impossible l'accueil des visiteurs de manière spontanée. L'appartement de Naceira, quand Stefan y est présent, est avant tout le lieu de leurs retrouvailles. Le futon-lit en se

dépliant annonce que l'appartement devient le temps d'un week-end l'espace quasi exclusif de la relation conjugale. Ce mode de vie a pour effet de rendre plus explicite les moments centrés sur la relation, de distinguer davantage les temps consacrés à d'autres relations (et à soi, membre d'autres groupes), et ceux consacrés à la relation conjugale (et à soi, comme conjoint). Le petit appartement devient alternativement un appartement pour femme seule (tout en étant, à distance, « avec ») et une chambre à coucher conjugale, fermée aux visiteurs.

Un tel arrangement marque bien l'alternance. L'un et l'autre peuvent mener leur double vie (au sens précis de vie commune et de vie séparée). Ils peuvent donc satisfaire leur besoin d'autonomie et leur demande d'un proche qui les aide. Mais l'éloignement comporte le risque de ne pas se voir assez soutenu, étant donné la suppression des modalités non programmées de l'attention que l'autre porte à soi et que soi porte à autrui. C'est pourquoi la grande majorité des femmes et des hommes placent le fait d'habiter sous le même toit en tête des conditions de la vie conjugale. Ils recherchent, même sans tenir compte de la pression financière, une cohabitation qui articule, à sa manière, respect des individus et construction permanente du couple. Ce livre analyse cette articulation qui engendre des tensions : créer sa bulle à l'intérieur d'un logement commun requiert réglages et ajustements minutieux qui n'excluent pas des ratés, des incompréhensions, en raison des différences de tempo : l'un des partenaires peut vouloir être plutôt « seul », et c'est le moment où l'autre a besoin de communauté et de la présence attentive de son proche.

Être en compagnie socialise

Les femmes et les hommes, même les plus modernistes – les trois quarts des partisans du Pacte civil de solidarité affirment qu'habiter ensemble est une chose indispensable pour vivre heureux en couple¹ – sont attachés au domicile commun. Le partage d'un logement ajoute quelque chose à la relation des individus engagés dans une relation. Telle est, du moins, la thèse de ce livre : dans une société caractérisée

1. Contre 89 % pour les opposants. La différence est sensible, mais la norme du logement commun n'est pas très déstabilisée. Résultats du sondage Ifop-Emap-femmes, février 1999.

par une forte individualisation de la vie privée, vivre dans le même logement contraint chacun des habitants à tenir compte des autres, eux-mêmes confrontés à cette coexistence. Les individus « avec » doivent élaborer un espace qui inscrit leur commune appartenance. Mais ils doivent aussi se respecter mutuellement lorsqu'ils veulent, à d'autres moments, se définir comme individus « seuls ». La complexité de la vie commune tient à cette alternance entre espaces-temps de vie commune et espaces-temps de vie séparée. De ce fait, la personne qui vit avec quelqu'un d'autre ne se régule pas uniquement en fonction de ses propres normes ; elle doit résister (selon des degrés variables) à la tentation de l'égoïsme, modalité pathologique de l'individualisme contemporain. Le lien social, à l'extérieur de la sphère privée, ne peut se nouer qu'entre des individus socialisés à l'intérieur de la famille (ou d'un équivalent), c'est-à-dire habitués à vivre avec, et donc à tenir compte d'autrui.

Certains projets sociaux se servent des vertus de la cohabitation pour tenter de réinsérer des individus en difficulté, ou de resserrer des relations fragilisées. Ainsi, la pension de famille de l'association Rivages met en pratique « une thérapie par l'ordinaire de la vie », en proposant à des exclus « un équilibre entre liberté et contraintes, entre autonomie et vie collective ». Des personnes sont reçues par une « maîtresse de maison », assistante sociale de formation ; elles doivent se soumettre à certaines règles, prélever une somme d'argent sur leurs ressources pour payer la pension, participer à des tâches ménagères (cuisine et nettoyage). Elles ont le droit en contrepartie à une chambre individuelle, respectée par tous. L'objectif, selon la maîtresse de maison, est que ces hommes et ces femmes « posent les valises et qu'ils se reconstituent »¹. Ce projet repose sur l'idée que le fait de vivre ensemble, dans certaines conditions (qui ne sont pas celles des foyers d'urgence), est un support de la construction identitaire. Ce qui est nécessaire ce n'est pas n'importe quel espace, c'est un certain type de lieu – approché ici par le terme de « pension de famille » où se mêlent liens entre personnes et contraintes collectives, signe du respect mutuel. Les associations qui proposent aux parents séparés non-gardiens, des appartements, agissent dans la même perspective.

1. J. Fénoglio, « Quand une pension de famille permet “une thérapie par l'ordinaire de la vie” », *Le Monde*, 11 décembre 1998.

Le père (le plus souvent) qui habite loin, ou qui n'a plus de logement convenable pour être avec ses enfants, peut alors les recevoir comme s'il était chez lui. On pense qu'il n'est pas possible de nouer de bonnes relations dans des espaces qui ne conviennent pas : un père ne peut pas être père n'importe comment, n'importe où. Relève encore de ce registre, la demande sociale de lieux de vie dans les prisons pour que soient maintenus liens conjugaux, ou parentaux, et au-delà pour que les individus, grands et petits, soient le moins déstructurés possible.

Le vivre ensemble dans un même espace

Ce livre appréhende donc la vie commune, ou la « cohabitation » (entendue au sens d'habiter à plusieurs un même logement). À une époque où les discours utopiques annoncent un vingt-et-unième siècle, déraciné, libéré des contraintes des territoires physiques (J. Attali, 1998), il est utile de se demander à quoi sert le territoire partagé ? Qu'est-ce que vivre ensemble, sous le même toit ou sur le sol de la même nation ? Les réponses à ces questions permettront de mieux connaître les intérêts de la vie ensemble perçue aussi du point de vue des individus. Les uns et les autres, adultes et enfants, se transforment par cette confrontation entre la défense de leurs territoires, la reconnaissance des espaces des autres, et la construction d'un monde commun où chacun est « avec ».

Les personnes qui vivent ensemble apprennent à se respecter, toujours au moins un peu. Faire attention à ne pas claquer les portes, à ne pas prendre trop de temps pour sa toilette car d'autres personnes attendent, mettre moins fort sa musique, se servir à table en laissant de quoi manger aux autres. Des milliers de gestes, de comportements composent toute vie ensemble, et engendrent des femmes et des hommes, des petits et des grands qui vont intégrer dans leur identité cette dimension « avec ». Dans *Dernier tango à Brooklyn* (K. Douglas, 1997), Ben s'installe en colocation provisoire chez une femme plus jeune, Ellen. Quelques jours après, Ben est à la cuisine, se préparant une salade. Ellen arrive. Il lui propose de partager son repas, elle refuse, prétextant qu'elle ne « mange pas comme les lapins ». Il réplique : « C'est vrai, désignant le réfrigérateur du menton, j'ai constaté que vous préférez les aliments malsains ». Ellen est furieuse de cette intrusion : « Cantonnez-vous à votre moitié [ils ont divisé le réfrigérateur en deux], je vous prie ». L'attention à

l'autre ne doit pas devenir empiétement. Ellen estime que la part de son réfrigérateur lui appartient en propre. Elle tient à cette frontière (leur histoire se construira pour une part sur le progressif partage de nourriture, d'abord dans un lieu neutre, le restaurant). C'est, pour elle, l'inscription de son soi seul au milieu de cet appartement désormais commun. Ellen et Ben se socialiseront réciproquement, apprenant les frontières par lesquelles chacun se pense comme individu « seul » et au contraire ce que chacun souhaite partager.

Il ne s'agit pas de dessiner une vision nostalgique de la communauté où chacun a sa place, où chacun ne se définit qu'en référence à cette position dans le groupe, où chacun n'est qu'individu « avec ». Le « retour à » est une illusion, aucun contemporain ne le souhaite, à l'exception d'une petite minorité qui, à l'image des troupes scouts traditionalistes, rêve de produire l'« homme nouveau » de triste mémoire : un individu obéissant au chef, sans état d'âme. La vie commune oblige de rompre avec le « tout individu », elle ne contraint pas à l'inverse au « tout collectif ». Pour être attractive, elle doit respecter les individus, y compris lorsqu'ils désirent être « seuls ». Dans la vie privée, un individu se définit ou est défini, à certains moments, avant tout comme un être « avec », et à d'autres comme un individu « seul ». L'appartement ou la maison est souvent divisé selon cette dualité, avec ses espaces collectifs et ses espaces personnels. La vie ensemble est faite de ces oscillations alors que la personne qui vit seule est chez elle, de manière dominante, « individu seul ». Derrière ce qui peut apparaître une tautologie, la cohabitation apprend une certaine souplesse identitaire, étant donné les contraintes de la coexistence, du nécessaire partage des territoires.

Dualité et malléabilité identitaire

L'individu qui appartient à une famille, ou à un couple, oscille entre deux définitions de lui-même : « seul » lorsqu'il agit sans référence à cette famille dans laquelle il vit, et « avec » lorsqu'au contraire il se conduit en référence à cette famille¹. Le plus souvent il cherche à respecter un

1. Un individu peut donc être « seul » (par rapport à son couple, par exemple), tout en étant avec ses amis personnels. Il est « seul » conjugalement et « avec » amicalement. La définition de « seul » renvoie donc à une position relative par rapport à son groupe avec lequel il partage un logement.

certain équilibre aussi bien avec les personnes auxquelles il tient compagnie (en acceptant de les considérer sous cette double dimension) qu'avec lui-même. Si à l'époque contemporaine, la vie de couple est complexe, c'est qu'elle engage toujours quatre personnes, chacun devant faire avec le soi « seul » et le soi « avec » de son compagnon ou de sa compagne.

Dans la relation parent-enfant, des processus comparables se jouent aussi. Un enfant comprend assez vite que son parent n'est pas toujours disponible. Si ce dernier est fatigué par exemple, ce n'est peut-être pas le moment de lui demander de jouer ou de l'aider à résoudre un problème. Dans de telles conditions, son père ou sa mère n'est pas très père ou mère, étant bien davantage (ou rêvant d'être) seul. L'enfant apprend progressivement à décrypter les « laisse-moi tranquille, s'il te plaît », et les temps favorables où son parent est au contraire tout disposé à faire quelque chose avec lui. Sans le savoir, il se socialise, apprenant à prendre en considération l'état de ses proches. Inversement, il demandera que quelquefois on lui « lâche les baskets » pour être « seul » dans sa chambre, à faire ce qu'il veut, avec ou sans ses amis. Il découvre chez les autres et en lui ce mouvement de pendule – le « tic » de l'individu « seul », et le « tac » de l'individu « avec ». Cette socialisation, que nous nommons « socialisation par frottement », est le processus qui, au sein des sociétés contemporaines occidentales, prépare jeunes et adultes à deux dimensions importantes pour la vie ensemble : d'abord le fait d'être sensible aux autres, d'être attentif à ce que ces derniers réclament, d'ajuster quasi automatiquement ses propres prétentions spatiales et temporelles à celles des personnes avec lesquelles il vit ; ensuite la souplesse identitaire qui autorise chacun à appartenir à un groupe privé sans renoncer pour autant à être soi-même. L'individu doit faire preuve d'une certaine flexibilité. La vie commune tend à produire ces deux caractéristiques : la prise en compte des intérêts éventuellement divergents des autres membres du groupe privé¹ ; la malléabilité de l'identité permettant de passer d'une définition de la situation où les autres sont au centre à une autre définition où le soi constitue la référence, et donc de créer les conditions d'un cumul.

1. La forme la plus fréquente d'organisation de la vie privée est le couple ou la famille. La colocation engendre aussi de tels effets (N. Testut, 1998). C'est pour marquer ce continuum que nous utiliserons trois termes, en grande partie équivalents : vie commune, cohabitation et vivre sous le même toit.

La vie commune n'est pas, toujours, incompatible avec l'individualisation. Les uns et les autres restent vigilants pour défendre leur individualité. Ils ont peur de perdre trop de territoires personnels, de se trouver en quelque sorte « conjugalisés » ou « familialisés » – formes de collectivisme. Devenir et rester soi-même est un objectif qui sert de repère pour estimer la valeur du groupe au sein duquel on vit. Deux procédures préservent l'identité des individus engagés dans une vie commune : faire en sorte que les pratiques communes tolèrent des marques d'individualisation, par exemple en mangeant ensemble mais éventuellement des plats différents ; diminuer ces pratiques communes et multiplier les activités « seules ». C'est possible à condition que toute conduite ne soit pas perçue comme un évitement trop ostentatoire, qu'elle soit plutôt conçue comme une respiration légitime, par exemple du fait de la construction identitaire pendant la jeunesse, ou du fait du travail professionnel pour les adultes¹. Même lorsque les individus « avec » deviennent « seuls », ils mettent en œuvre (assez souvent) des procédures pour démontrer que cela ne remet pas en question leur appartenance au couple, à la famille.

Enquêtes

Huit enquêtes permettent de découvrir les manières de faire qui constituent les nouveaux bons usages de la vie commune dans un contexte social de valorisation de l'individualisation.

Du côté des relations conjugales, trois enquêtes

La première, la plus lourde, porte sur cinquante jeunes couples. Dans un premier temps, les conjoints ont commenté une visite de leur appartement, leur décoration, leurs objets, leurs propriétés. L'enquêteur leur a remis un carnet où chacun devait noter pendant un samedi ou un dimanche (passé au domicile) tout ce qu'il faisait, où il le faisait (grâce à un plan quadrillé), et les interactions éventuelles avec son partenaire. L'enquêteur reprenait les deux carnets, et réalisait alors un entretien avec le couple réuni ensemble pour que l'un et l'autre expliquent leur journée. Analysées dans les chapitres 2, 5, et 7, ces monographies

1. Les difficultés des couples au moment de la retraite viennent aussi de l'absence d'alibis pour s'évader de la vie conjugale.

montrent comment les hommes et les femmes parviennent à être un peu « avec » même dans les moments fréquents où le couple n'a pas d'activité commune, à posséder malgré le principe souvent affiché de la communauté certains territoires personnels sans que le compagnon ou la compagne le prenne comme un refus de la communauté.

La deuxième enquête approche les usages du téléphone dans la vie conjugale. L'évidence de cet équipement masque les tensions que provoque son usage. Le téléphone vole du temps « conjugal », c'est comme cela qu'il est assez souvent considéré. Quand un des conjoints passe une partie de sa soirée à parler à un copain ou une copine, l'autre peut ne pas apprécier cette forme d'absence. De tels signes d'indépendance exprimés par son partenaire (décrits dans le chapitre 3) sont fréquemment vécus sous le registre de la concurrence, et interprétés comme le refus d'être « avec » soi.

La troisième enquête décrit l'existence de certains hommes qui alternent vie « avec » épouse et vie « avec » amante. S'ils s'octroient une seconde vie dans un autre lieu, c'est souvent parce qu'ils estiment que la première les enferme dans une identité d'eux-mêmes dans laquelle ils ne se reconnaissent pas ou plus. Au moins pour un temps, ils optent pour le cumul d'une vie qui leur assure la stabilité et d'une vie qui leur offre des formes nouvelles de reconnaissance de soi (chapitre 10). Ce choix révèle les difficultés de trouver un proche, unique et susceptible de répondre aux attentes, mouvantes, multiples, et donc en creux l'instabilité potentielle de la vie commune.

Du côté des relations entre les parents et les enfants, trois enquêtes

La première se déroule dans les *fast-foods* (chapitre 6). Cet espace est choisi, peut-être un peu par provocation, pour comprendre certaines adaptations du symbole par excellence de la vie familiale, le repas de famille. En effet, la conception du *fast-food* interdit le fonctionnement à l'ancienne du groupe familial, en privilégiant le point de vue des plus jeunes. Les parents s'adaptent plus ou moins bien à ce cadre, et parviennent, de façon inégale, à créer un temps où l'autorité, les bons usages sont mis entre parenthèses pour laisser cours à la libre expression.

La deuxième enquête repose sur un important corpus d'entretiens passés auprès de jeunes adultes qui sont encore au domicile des parents. Tout en étant dépendants, notamment financièrement, ils construisent leur autonomie. Pour préparer leur départ, souhaité par

leurs parents – c’est un des objectifs de l’éducation – ils se réfugient dans leur chambre, ils en font un « petit monde » qui leur appartient, et qui leur permet d’éviter assez fortement les activités communes (chapitre 8). Néanmoins ils doivent continuer à respecter les autres habitants du logement, en ne les agressant pas avec du bruit, en ne considérant pas l’appartement comme un « hôtel ». Ils doivent démontrer que leur autonomie ne menace pas leur socialisation du rapport à autrui.

La troisième enquête étudie les enfants qui se partagent entre le domicile de la mère et celui du père. Ils ont accès à deux chambres dont le statut est *a priori* équivalent (chapitre 11). Des entretiens approfondis auprès de ces jeunes montrent qu’ils n’en profitent pas pour opérer un certain dédoublement de leur personnalité, en ayant deux « chez soi ». Contrairement aux hommes qui ont deux vies en quelque sorte complémentaires, les jeunes dont les parents sont divorcés essaient de retrouver une unité, notamment en hiérarchisant *a posteriori* les chambres. Au moment de l’adolescence, les jeunes rejettent, on le sait, la trop forte contrainte du collectif familial. Ils ne sont pas pour autant favorables à une forme d’éclatement qui les libère d’une surveillance unique, mais qui leur demande aussi un travail plus complexe de construction identitaire.

Du côté des relations fraternelles, une enquête

Dans certaines familles, les enfants n’ont pas de chambre individuelle. Une enquête auprès d’une dizaine de ces familles approche les différentes stratégies des parents. Certains favorisent le lien fraternel, pour faire en sorte que les deux frères, ou les deux sœurs apprennent ainsi à vivre « avec ». D’autres souhaitent que la vie commune ne se fasse pas au détriment de l’apprentissage de l’individualisation (chapitre 4). Le clivage entre ces deux groupes de parents reflète une des tensions à l’œuvre dans l’éducation contemporaine prise entre deux impératifs : la socialisation du respect d’autrui (le fait de devenir « sociable »), et l’épanouissement de la personnalité.

Du côté de la vie commune, hors famille, une enquête

Trois monographies de maisons de retraite, avec observations et entretiens, ont été réalisées. Les directeurs des établissements cherchent souvent à créer une vie commune. Or les plus lucides, les moins dépen-